

IN TÉ R IERS

Catherine FURET
Marion PICQ
Jean-François MARTI
Annalisa VIATI
Adrienne COSTA
Jean-Patrick FORTIN
François Frédéric MULLER
Pascal HOFSTEIN
Antoine PICON
Karim BASBOUS
Thomas CLERC
Roberto GARGIANI
Emanuele QUINZ
Christophe JOUD
Jean-Philippe VASSAL

31.05.24
01.06.24

Colloque organisé par la Société Française des Architectes

contact@sfarchi.org
www.sfarchi.org



En partenariat avec le CNRS
GDRI «Savoirs artistiques et traités d'art»



groupe d'études
géopolitiques



En partenariat avec le Groupe d'études géopolitiques
éditeur du Grand Continent



retrouvez l'ensemble
du programme du
colloque en flashant
le code

JOUR 1

10h45
Ouverture du colloque, accueil du public
11h
Catherine Furet
11h30
Marion Picq
12h
Adrienne Costa
12h30
Séance de questions & débat
13h
Pause déjeuner
14h30
Annalisa Viati
15h
Jean-François Marti
15h30
Jean-Patrick Fortin
16h
François Frédéric Muller
16h30
Séance de questions & débat

JOUR 2

10H45
Ouverture du colloque, accueil du public
11h
Pascal Hofstein
11h30
Antoine Picon
12h
Karim Basbous
12h30
Séance de questions & débat
13H
Pause déjeuner
14H30
Thomas Clerc
15H
Roberto Gargiani
15h30
Emanuele Quinz
16h
Christophe Joud
16h30
Jean-Philippe Vassal
17h
Séance de questions & débat

Intérieurs

Aucun traité, aucune théorie n'ont pu faire l'économie de ce qui fonde le projet architectural et urbain : faire exister un espace soustrait à la contrainte de l'extériorité, délimité, qualifié et signifiant. La construction, la décoration, le mobilier, le confort, le plan libre moderne, la densité du tissu, l'éclairage des surfaces participent de cet artefact – l'espace construit – qui organise nos faits et gestes, établit des seuils, sépare ce qui doit l'être afin de mieux cohabiter avec autrui.

Du toit de nos maisons à la voûte du ciel, la notion d'intériorité est relative, et elle nous offre une clef de lecture pour définir les conditions de notre existence aussi bien physique qu'institutionnelle. À l'heure où il est question de refonder notre modèle économique pour tenter de concilier justice sociale et survie de l'écosystème, le concept d'intérieur appelle une mise à jour, ne serait-ce que pour remettre en question l'isolement de la maison individuelle – qui prolifère en France – et l'exiguïté des appartements, pour concevoir la hauteur des bâtiments et donner une forme à l'espace public.

De la notion de milieu à celle d'habitat, des théories immersives à l'importance du verbe « s'aérer » depuis la dernière crise sanitaire, le rapport du corps à ce qui l'entoure engage une critique politique, une action écologique et une idée esthétique du monde. Qu'en est-il de cette succession d'intérieurs emboîtés qui, depuis le séjour jusqu'au parc, accueille nos usages ?

Il est question ici de défendre une qualité proprement architecturale et urbaine, associant le principe de protection à celui d'ouverture, et illustrant notre besoin de partager des lieux animés aussi bien que celui de se retirer dans le silence d'une chambre.

31.05.24

11h

Catherine Furet

Architecte DPLG

Assembler nos intérieurs

La notion d'intérieur est au cœur même de la conception de l'espace. La relation entre un « dedans » et un « dehors » va bien au-delà d'une simple délimitation, quelle qu'en soit la richesse d'expression : elle met en jeu une pluralité d'échelles et de perceptions.

À l'intérieur, nous demeurons, les parois qui nous entourent protègent notre intimité mais nous ne sommes pas immobiles. Cette intériorité n'existe qu'en référence à un extérieur que l'on vient d'emprunter pour se rendre chez soi. Faire en sorte que l'on puisse ressentir ce « dehors » comme un autre intérieur, n'est-ce pas aussi penser l'habitation ?

Comment dessiner des havres, des milieux accueillants, familiers, à l'abri des turbulences de la ville ? Comment penser des parois qui s'entrouvrent pour qu'on s'y faufile, des échappées visuelles vers des espaces ouverts par lesquels la lumière d'un coup surgit ? Agencer les habitations entre elles nous réserve une multitude de découvertes, notamment l'intériorité des intervalles dans lesquels les volumes nous enveloppent et créent une autre demeure où faire société.

La conception d'un ensemble d'habitations révèle la nécessité de l'autre ; le projet répond à ce qui lui fait face et s'incruste dans ce qui le précède : vis-à-vis, tracé parcellaire, mur, arbre, déclivité du sol y prennent part et stimulent l'imagination. C'est dans ce dialogue, dans cette mise en résonance que se constitue un ailleurs qui ouvre des horizons proches et lointains dessinés par la ligne du ciel, qui nous permet de rêver et peut-être ainsi d'être au monde.

31.05.24

11h30

Marion Picq

Architecte diplômée d'Etat

Vis-à-vis

Kafka nous dit, de la fenêtre sur la rue, qu'elle saurait rattraper l'être le plus fatigué de vivre, en le ramenant à « l'énergie et à la beauté du concert des Hommes ». Quant à Bachelard, il soutient qu'elle est une faille qui laisserait la rue, « ce grand tuyau qui aspire les Hommes », nous avaler.

Au seuil de l'intérieur se passe une rencontre, peut-être la plus délicate que les architectes aient à organiser : la rencontre frontale entre le chez soi et la ville. En ville, la fenêtre peut être un lieu de conflits, tout comme elle peut être l'objet qui les dissipe.

La pratique des architectes est nourrie d'une culture associant la fenêtre à une manière de « l'habiter », mais le logement collectif met cette culture à l'épreuve de multiples exigences : aux fonctions d'éclairage, de vue et d'aération s'ajoutent la gestion de la proximité et la prévention de la promiscuité, la hiérarchie des vues. Il sera ici question de mieux comprendre ce médiateur puissant qui a inspiré tant de représentations et de voir comment son dessin peut créer, avec les enjeux du logement collectif, une certaine habitabilité.

31.05.24

12h

Adrienne Costa

Architecte, maîtresse de conférence TPCAUI

Entre terre et ciel

La coupe, du fait qu'elle pénètre l'intérieur d'un objet, est un outil d'investigation appartenant à plusieurs disciplines telles que la médecine ou la géologie, mais aussi l'architecture, surtout depuis un siècle. Associée aux matériaux de l'industrie, la coupe a contribué à ouvrir l'espace, à illuminer et à enrichir l'intérieur. Dans le travail de projet, elle est devenue également la ligne des temps d'un récit. Tel un passe-muraille, on peut y lire une vision impossible et pourtant essentielle mêlant dedans et dehors.

Aujourd'hui, alors que la plupart des «écoconstructions» témoignent peu d'intérêt pour la qualité des espaces, la coupe pourrait bien être le moyen de répondre aux urgences climatiques sans perdre les acquis de la tradition moderne. Le défi est de préserver l'écosystème non par les seuls dispositifs constructifs, mais surtout par la manière d'installer l'Homme entre sol et ciel. La ligne de coupe deviendrait alors un trait d'union.

31.05.24

14h30

Annalisa Viati

Professeure HdR en Histoire et Cultures architecturales,
ENSA Versailles, membre du LéaV

La reconnaissance objectivée de soi Récit d'expérience de la Saracena de Luigi Moretti

« C'est particulièrement là où l'espace intérieur est la raison principale – voire la raison d'être de l'édifice – qu'il devient l'origine, le miroir, le symbole par excellence de l'architecture dans sa plénitude » écrivait Luigi Moretti en 1954. Moretti est, en Italie, le premier à proposer une définition précise des qualités de l'espace intérieur, qu'il déduit de l'observation d'édifices baroques et contemporains. La cohérence entre pensée et projet le conduit à réaliser des espaces intérieurs conçus comme des espaces processionnels, des espaces-lumière qui vibrent et respirent, pourvus de ce qu'il appelle une « charge énergétique ». En cela, il s'inscrit dans la lignée des artistes cinétiques comme Vasarely, des cybernéticiens comme Nicolas Schöffer mais aussi des artistes de l'Art Autre, un art qu'il qualifie de « baroque métahistorique ». Je présenterai des espaces intérieurs réalisés par Moretti, en particulier ceux de la villa Saracena achevée en 1958. Les séquences d'espaces s'y déploient à partir de l'extérieur, au fil d'une traversée de volumes qui se dilatent et se rétrécissent, avec un art des seuils, des transitions et des accidents qui marque l'expérience de l'habitant. Celle-ci sera étudiée au prisme de cette connaissance objectivée de soi à laquelle Robert Vischer avait donné le nom d'*Einfühlung*.

31.05.24

15h

Jean-François Marti

Architecte DPLG, docteur en architecture, maître de conférence
TPCAU, ENSA de Toulouse

Figures du sud dans la lumière du nord

Dans *Vers une architecture*, Le Corbusier s'appuie sur l'acropole d'Athènes, la villa d'Hadrien et les vestiges de Pompéi pour affirmer que « le dehors est toujours un dedans ». Les croquis de voyages d'Alvar Aalto témoignent d'une même appétence pour la Grèce et l'Italie antiques. Ses projets s'en inspirent et foisonnent également de contrastes. Toutefois, la position basse du soleil scandinave offre à Aalto un matériau dont il saura tirer profit et qui, mélangé aux figures méditerranéennes, va définir son œuvre : la lumière horizontale.

À titre d'exemple, au campus d'Otaniemi, les gradins de l'amphithéâtre à l'air libre forment progressivement le profil externe du dispositif de captation lumineuse d'un auditorium. Dans cette interrelation, le dessus est aussi un dessous.

Je proposerai ici d'explorer la singularité des intérieurs d'Aalto, sous le prisme de la lumière du nord, par laquelle l'architecte finlandais a su renverser l'aphorisme corbuséen : le dedans paraît toujours être un dehors.

31.05.24

15h30

Jean-Patrick Fortin

Architecte et urbaniste

Vers une Babel sans intériorité

D'un geste, Imhotep fonde l'architecture : la lisière de la crue du Nil lui inspire l'édification d'une paroi linéaire en pierre, qui sépare. Le mur sépare l'eau du sable, avant de séparer le privé du public, le sacré du profane, la ville de la campagne.

La conquête de la profondeur éclairée va confiner l'architecture au percement de baies dans la continuité d'un mur, des baies qui offrent la maîtrise des perceptions de l'intime et des horizons possibles, avant que le balcon ne mette un terme à l'intérieur comme inclusion, en soulignant une situation entre deux réalités.

La séparation entre l'intérieur et l'extérieur va connaître un terme. Mies van der Rohe soulève une plaque horizontale, définissant le degré zéro de l'intériorité. Il explore à partir de là les figures capables d'inscrire cette plaque autonome dans un espace isotrope à créer, et élabore ainsi un alphabet de l'architecture moderne, autour de l'opacité, de la transparence et du reflet.

Dès l'après-guerre, cet élan vers l'isotropie conduira au rêve d'une ville égalitaire, mobilisant des barres dans un espace orthonormé et homogène. Autonomes, accessibles de toute part et à tous, ces bâtiments définissent des vides destinés à inspirer les chorégraphies humaines. Cette métamorphose de l'habitat comme nouvelle représentation rejette le principe de médiation entre le public et l'autorité.

Plus récemment, cet idéal isotrope a été dévoyé pour devenir une communauté de corps absents. Quelle présence architecturale est possible lorsque la façade devient une membrane sans ombre, aux performances énergétiques calculées entre deux milieux dont les différences ont perdu leur sens ? À quoi bon l'art de la limite hérité d'Imhotep, si l'on se contente d'un espace muet et sans qualités, peuplé de membranes, tandis que des algorithmes prennent en charge la programmation, les flux, la commercialisation, voire la conception et la réalisation des bâtiments, sous une autorité désormais réduite à une administration ?

31.05.24

16h

François Frédéric Muller

Maître de conférence à l'ENSA de Strasbourg

Le mur invisible

La ruine, archéologique ou guerrière, c'est le bâti qui a perdu sa capacité à accueillir un usage, aujourd'hui on dirait un programme. Mais plutôt que cette vision utilitariste, nous proposons de regarder en quoi la ruine est plutôt la perte ou l'effacement de la limite, ou plus beau encore, le floutage de la limite.

Tout le monde peut le mesurer en visitant Pompéi, Délos ou un théâtre de guerre, les paysages de pierre sont faits de murs et de toits lacunaires qui n'assurent plus complètement la définition de ce qui est intérieur. Les limites morcelées sont troublantes, elles nous font comprendre par l'absence en quoi la limite est rassurante, dans quelle mesure elle nous permet de distinguer les hommes, de nous arracher aux dangers du monde.

Mais ces ruines ne sont finalement qu'une version évidente, trop facilement compréhensible, de ce que signifie la perte de la limite. Historiens de l'art, poètes et reporters en ont exploré toutes les représentations. Plus intéressant est de mesurer combien l'étrangeté de la ruine en tant que perte de limite a pu inspirer littérature et cinéma contemporain, et comment une partie de notre environnement bâti hérite de cet imaginaire de l'effacement pour le meilleur et pour le pire, jusqu'à la disparition parfois complète de l'architecture.

01.06.24

11h

Pascal Hofstein

Architecte DPLG, gérant de l'agence HOFSTEIN PROJECTS,
maître de conférence TPCAUE ENSA Paris-La Villette

Volte-faces

En hébreu, *panim* signifie « devant » ou « visage » ainsi que « dedans » ou « intériorité ». Cette particularité de la langue se retrouve dans des projets d'architecture. Il y est question de dessiner les limites intérieures, d'y installer les conditions de l'intimité et de concevoir la relation à la lumière et à l'horizon.

Partant des dessins de Lebbeus Woods et de Hugh Ferriss jusqu'aux édifices des ténors de la modernité et de la période contemporaine, on observera comment le palais intérieur se dessine au jeu de perpétuels retournements entre l'intérieur et l'extérieur.

01.06.24

11h30

Antoine Picon

Professeur, Harvard Graduate School of Design

Maisons hantées : des fantômes à l'intelligence artificielle

Habiter c'est reconnaître qu'une demeure est bien davantage que de la matière accumulée pour former des planchers, des murs et des plafonds ; c'est accepter qu'elle soit en quelque sorte hantée. Contrairement à ce que l'on imagine souvent, le fait d'être hanté renvoie à une absence que le fantôme ne parvient que très incomplètement à combler. En creux se dessine un ailleurs ou une altérité qui donne tout son sens à l'occupation de la maison. L'ici se nourrit de l'ailleurs, le présent du passé ou de ce qui adviendra, le vivant d'êtres à la fois différents et dangereusement proches. Certaines maisons hantées rejettent leurs nouveaux occupants. Ces cas sont suffisamment rares pour défrayer la chronique. Leur pathologie nous dit aussi quelque chose sur ce qu'implique l'habiter. En partant des fantômes à l'ancienne pour en arriver à ces figures contemporaines du spectral que constituent les intelligences artificielles domestiques, la communication entend proposer une réflexion sur la notion d'intériorité et sur l'habiter.

01.06.24

12h

Karim Basbous

Architecte, Docteur EHESS, Professeur HDR,
ENSA Paris Val de Seine
EVCAU

Ce qui nous meut

L'architecture occidentale voit le jour en tant qu'extériorité, avec la colonnade hellénique sous fronton décorant le ciel, tandis que l'intérieur était un espace aveugle, sombre et sans vie. C'est dans les siècles suivants, puis sous l'Empire romain qu'il s'est agi de conquérir l'intérieur, de mettre en lumière – aux sens littéral et figuré – l'espace entre les murs. Franchir l'enceinte nous a fait entrer dans la civilisation des intérieurs, qui nous définit encore, mais sans que les murs au-dehors aient perdu leur prestige. Ce qui a motivé les bâtisseurs grecs et romains n'est pas un objet d'histoire, mais une manifestation d'intelligence par laquelle l'architecture est parvenue à s'établir et à durer en tant qu'ordonnateur, aux sens à la fois politique et esthétique. Il y a là de quoi retracer l'étiologie du malaise contemporain, depuis que les figures architecturales ont perdu leur poids.

De l'Antiquité à nos jours, la filiation qui transparait permet de comprendre ce qui fait la grandeur d'un plan et celle d'une façade, et ce, quels que soient les styles et les techniques. Je m'appuierai sur une sélection d'exemples afin de déceler, dans le génie propre à chacune des vues géométrales et dans leur singulière entente, les signes d'une pensée qui assigne au projet architectural le but le plus noble : faire des programmes pratique et symbolique le marchepied d'un art souverain ayant pour objet d'embellir nos faits et gestes.

01.06.24

14h30

Thomas Clerc

Ecrivain

Aux confins du confinement

Avant d'avoir écrit *Intérieur* en 2013, j'avais entamé et publié en 2007 une description du X^e arrondissement, dans lequel se trouvait l'appartement que j'habitai de 2001 à 2017; l'extérieur contenait donc l'intérieur; puis je déménageai et me mis à décrire alors le deuxième volet du *Paris, musée du XXI^e siècle*, cette fois-ci consacré au XVIII^e arrondissement, où j'ai planté mes nouvelles pénates. Entretemps, le confinement imposé à la population mondiale (2020-2021) changeait la donne, modifiant nécessairement notre regard sur le fait de vivre chez soi. Je tirai plusieurs conclusions, dont j'aimerais débattre ici : d'abord, la porosité évidente entre intérieur et extérieur (que j'avais déjà illustrée dans mon livre domestique) qui limite l'autonomie des deux sphères publique et privée; deuxièmement, la différence fondamentale entre confinement choisi par l'individu et confinement politique lié au bio - et au techno-pouvoir ; enfin, la nécessité de repenser l'inégalité domestique, l'espace n'étant pas le même pour tous : deux ennemis se révélaient alors, les rationalistes du télé-travail qui abolit la notion d'espace à soi en confondant l'ordinateur et la maison, et les apologistes des cabanes, mus derrière leur discours vertueux par un problématique déni du social.

01.06.24

15h

Roberto Gargiani

Historien de l'architecture, Professeur honoraire de l'EPFL

La destruction de la maison : vers un habitat radical de la multitude

Les expériences menées en architecture et en art dans les années de la grande révolution politique, sociale et écologique des années 1960 avaient été conduites au seuil d'un système où toutes sortes de conventions de la vie bourgeoise pouvaient être remises en cause, à condition d'adopter la stratégie du refus, poussée jusqu'au refus de l'acte de construire - mais pas du projet dans son sens de préfiguration. C'est sur ces expériences, condamnées à l'époque par la critique architecturale marxiste, que se sont appuyées les recherches entreprises par des groupes d'architectes actifs depuis le début du XXI^e siècle, et visant à identifier des formes d'habitat pouvant contenir au moins quelques étincelles de cette révolution submergée par des décennies de réactions diverses, politiques et formelles, de la mode post-moderne à la mode numérique. C'est sur cette trajectoire que porte la réflexion sur les fondements possibles d'un habitat radical pour la multitude.

01.06.24

15h30

Emanuele Quinz

Professeur,

Université Paris 8 / Ecole Nationale Supérieure des Arts Décoratifs

La vie des chambres

L'histoire du design nous a habitués à des séquences d'œuvres remarquables, de personnages de génie, de tournants théoriques majeurs et de transformations sociales radicales. La généalogie du design moderne – glorifiée par nos musées – est une galerie de portraits. L'histoire du design y acquiert la légitimité d'un champ disciplinaire, devient un « domaine ». Je proposerai d'échapper à ce dispositif, afin de retracer une autre histoire du design, en partant des intérieurs. Le plus essentiel, le plus intime, le « premier lieu » de vie est la chambre. En m'appuyant sur des exemples historiques et contemporains, et en faisant converger théorie critique et littérature, je proposerai ici de faire parler les chambres sur ce qu'est le design, ce que nous faisons du design, mais aussi ce que le design nous fait.

01.06.24

16h

Christophe Joud

Architecte, EPFL

L'intérieur apprêté Le mobilier dans l'espace domestique

L'intériorité domestique prend ses marques au XIX^e siècle, avec le développement de l'intimité et la distinction entre les sphères de l'habitat et du travail. À cette époque où s'installe une société bourgeoise accumulatrice d'objets en tout genre, succède un élan de rationalisation qui invente le mobilier du XX^e siècle.

Qu'est devenue aujourd'hui la part du meuble dans la recherche typologique du logement collectif ? Certaines photographies contemporaines montrent des objets perdus soigneusement disposés, destinées à illustrer une atmosphère étrange, rappelant les intérieurs énigmatiques du peintre Vilhelm Hammershøi, ces pièces meublées mais vides, aux portes entrouvertes, figées dans l'instant.

Nous proposons de faire parler ces photographies, afin de comprendre ce dont elles sont le symptôme : l'effacement de certaines hiérarchies spatiales – jour/nuit, servant/servi, parents/enfants – en faveur d'un cumul d'usages dans les mêmes pièces, mais aussi d'une plus grande porosité entre l'individuel et le collectif. Certes, de grandes mutations sont à l'origine de ces expérimentations, notamment le développement du télétravail, de l'habitat intergénérationnel et coopératif ou le co-living. Mais jusqu'où peut-on imaginer transgresser le programme normatif de l'appartement (cuisine, séjour, chambres, salles-de-bains), en libérant ses fonctions et ses schémas d'ameublement ?

Nous proposons ici de prendre toute la mesure des intérieurs apprêtés dans l'habitat collectif d'hier et d'aujourd'hui, afin d'interroger à nouveaux frais la relation du mobilier à l'espace, s'agissant d'accueillir de nouvelles pratiques, mais dans la continuité des usages qui caractérise nos sociétés.

01.06.24

16h30

Jean-Philippe Vassal

Architecte, Agence Lacaton & Vassal, Pritzker 2021

Pour une idée élargie de l'intérieur

Existant

Qu'il s'agisse de végétal, d'usage, de vue ou de construction, l'existant est la structure préalable de tous nos projets. Nous cherchons invariablement à prolonger des situations existantes avec le plus de délicatesse et de légèreté possible. Ajouter, s'accoler, dilater, se superposer, enjambrer l'existant revêt une économie et une efficacité de fait.

Légèreté

La notion de légèreté dans l'architecture nous importe beaucoup. Elle concerne aussi bien la façon de se poser dans un site sans l'endommager, l'économie du geste et de la matière, que les délicates sensations perçues par l'habitant.

Habiter

Au-delà du fonctionnel, habiter renvoie au plaisir, à la générosité, à la liberté d'occuper un espace. Cela questionne les possibilités que l'on a autour et devant de soi. L'architecture revient à construire des multitudes de situations d'usage, connectées et croisées, qui se déplacent et constituent l'habiter.

Intérieur

Concevoir l'architecture à partir de l'idée d'habiter revient à construire l'espace par le dedans, et non par le dehors, comme un acte extérieur et distancié. Cette inversion du regard permet de résister à l'idée de forme ou d'image. Construire par l'intérieur est une intention de précision, d'attention et de légèreté.